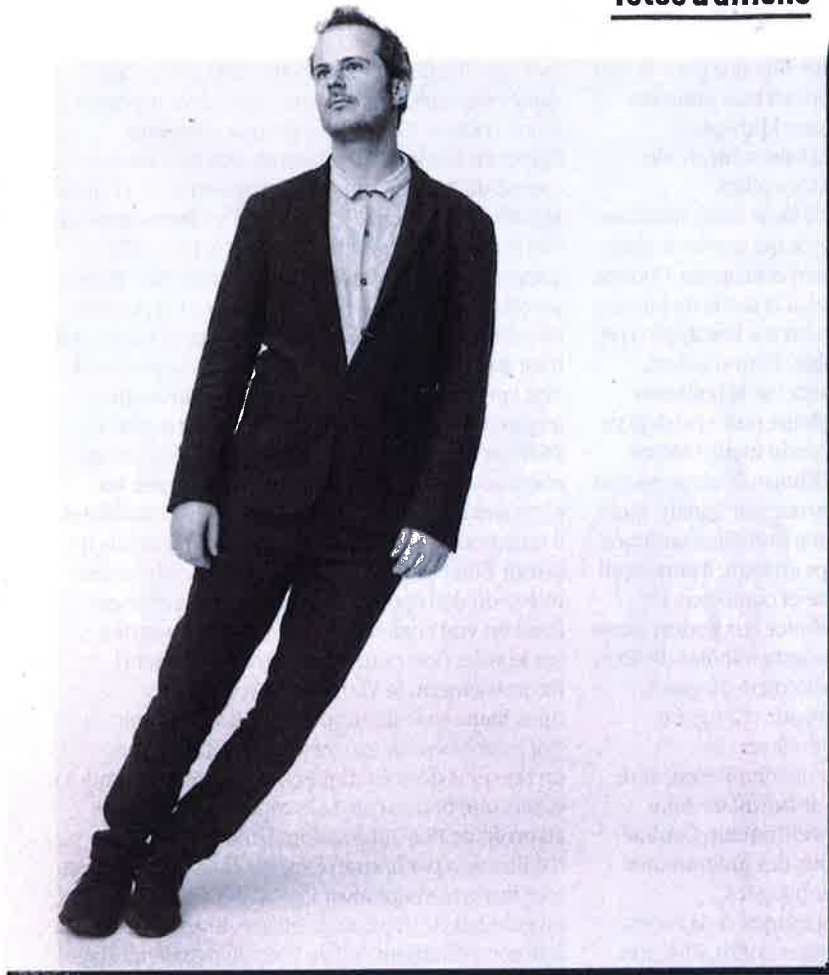


Têtes d'affiche



A la tête du Centre chorégraphique de Grenoble depuis janvier, ce circassien explore l'équilibre... En quête du « point de suspension ».

La recherche de l'équilibre a-t-il toujours été au cœur de votre pratique du cirque ?

Dans toutes les disciplines que j'ai pratiquées (jonglage, voltige, acrobatie), j'ai toujours cherché à équilibrer les forces en présence. Autrement dit, à atteindre un point de suspension. C'est peut-être pour entretenir des rapports différents à la gravité que j'ai résisté à la spécialisation et que je suis passé d'une discipline à une autre.

Poursuivez-vous cette même quête lorsque vous concevez une pièce ?

Au moment où je me suis mis à écrire des spectacles, j'ai envisagé cette recherche non plus dans mon rapport aux objets, mais dans mon rapport au spectateur. Je conçois la relation avec le public comme une matière qui se tend et se détend en fonction de ce qui se passe sur scène. Par exemple, les actions qui relèvent de la prise de risque ont comme incidence de supprimer la distance avec le spectateur. Dans ces moments

« La question fondamentale que je me pose est : comment peut-on continuer à tenir debout ? »

de proximité, l'efficacité émotionnelle est beaucoup plus forte, mais ce serait une facilité d'en rester là. J'aime aussi le fait que le spectateur soit à la limite de décrocher et qu'il entre dans une rêverie, même si je ne souhaite pas couper le lien pour autant. Ces variations ont pour effet d'amplifier la relation avec les spectateurs et de l'enrichir. J'espère que cela leur permet de s'émerveiller de leur statut le temps de la représentation.

Vous avez mis en scène « Celui qui tombe » sur un grand plateau en bois où les danseurs sont en équilibre. Pourquoi ce choix ?

Je voulais explorer une théâtralité qui naîtrait de ce jeu des forces. Grâce au plateau, j'ai créé un espace qui les rend perceptibles, qui les augmente. Je cherchais à faire apparaître et disparaître des situations fictives, à partir de ces éléments concrets. Mon parti pris est de n'avoir fait que ça et pas l'habituel « couscous » qui mêle un peu de danse, un peu de théâtre, un peu d'acrobatie... J'ai appris qu'il fallait souvent en faire peu pour qu'il se passe beaucoup. Parfois, il faut même enlever une certaine volonté.

Votre réflexion n'est pas simplement physique. Est-elle aussi temporelle, existentielle ?

La question fondamentale que je me pose est : comment peut-on continuer à tenir debout ? C'est une problématique à la fois physique et existentielle. Elle est d'autant plus vive et sensible que l'on sait très bien qu'on ne tiendra pas toujours. On sent bien que quelque chose en nous ne s'arrête pas de tomber. Pourtant, je crois que par moments une suspension est possible. Le langage que nous parlons avec les interprètes de *Celui qui tombe* n'est pas celui des mots, mais celui du rapport à la gravité, soit le rapport à la mort. Le « point de suspension » est à la croisée de la physique et du temps. C'est précisément ce carrefour qui crée la poétique que je cherche. J'aurais un peu de pudeur à parler d'éternité, mais je pense qu'il y a de ça. — *Propos recueillis par Belinda Mathieu*
| *Celui qui tombe* | Du 7 au 13 avr., 21h | Cenquatre, 5, rue Curial, 19^e | 104.fr | Complet.

YOANN
BOURGEOIS